



MUSEE SUISSE
DE L'APPAREIL
PHOTOGRAPHIQUE
VEVEY

Musée suisse de l'appareil photographique

LUIS MONREAL

OUMMAH, images d'un islam pluriel

16 mars – 10 septembre 2006

avec le soutien de l'AGEFI

Avec ses photographies d'un islam pluriel, Luis Monreal nous emmène loin des images dictées ou « formatées » par l'événement en nous parlant de vie, d'enfance, d'humanité, de foi. Pourtant, la réalité est bien présente, que ce soit dans la rudesse des rues de Kaboul ou l'aridité du Sahel, pas d'images volées, mais des photographies de rencontres, des regards complices, des images très justement composées, des lumières subtilement restituées par le noir-blanc. Les images de Luis Monreal participent pleinement de la grande tradition de la photographie humaniste.

Musée suisse de l'appareil photographique

Grande Place 99 - CH-1800 Vevey

Internet: www.cameramuseum.ch

E-mail: cameramuseum@vevey.ch

Tél: ++41. +21.925.21.40

Fax: ++41. +21.921.64.58

Ouvert du mardi au dimanche de 11h à 17h30 et les lundis fériés

OUMMAH, images d'un islam pluriel

Le mot *oumma* désigne en arabe la communauté des croyants de l'islam. Tous les Musulmans partagent cette certitude d'appartenir à l'*oumma*, ainsi que la foi en un seul dieu, Allah, et la vénération de son Prophète Mahomet. La vie spirituelle et matérielle des musulmans doit suivre les normes édictées dans le livre sacré, le Coran. L'*oumma* apparaît, néanmoins, comme une mosaïque culturelle, ethnique et linguistique (pour beaucoup de musulmans, l'arabe est d'ailleurs aussi incompréhensible que le latin pour les chrétiens). Mais la doctrine définie par le Coran a donné lieu à des interprétations diverses, d'où sont issues les multiples branches de l'islam (sunnite, chiite, soufie, duodécimaine, ismaélienne, wahhabite). Malgré ces différences - voire des antagonismes parfois très violents - la conscience de chaque Musulman d'appartenir à l'*oumma* reste forte.

Le monde de l'islam, son histoire, ses peuples et sa culture m'ont toujours attiré. Quarante années de vie « nomade » m'ont permis de connaître la plupart des pays qu'englobe le grand arc musulman qui se déploie de l'Indonésie au Maghreb. Mon idée, ou mon envie, de présenter la pluralité de cet univers musulman sous la forme d'un essai photographique n'a pourtant pas été préméditée. Elle résulte plutôt d'un concours de circonstances.

J'ai réalisé mon premier voyage en Egypte et au Soudan au début des années soixante, à l'occasion de la campagne de l'UNESCO pour la sauvegarde du patrimoine architectural nubien menacé par la construction du barrage d'Assouan. Equipé d'un vieux Contax, je commençai à photographier ce qui m'entourait. Mon métier, consacré à l'archéologie et à la conservation du patrimoine, m'amena, dans les années 1970, à utiliser des instruments adaptés à mes besoins documentaires de l'époque.

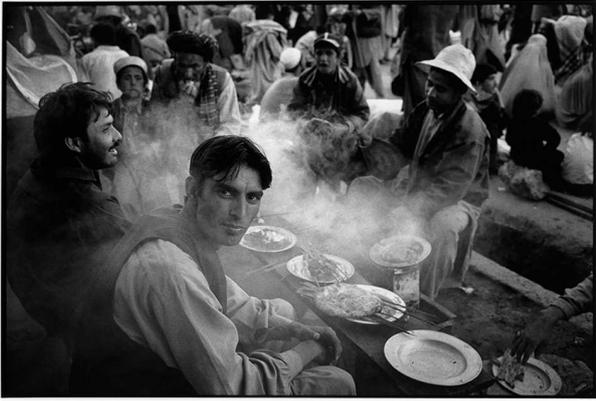
Le fait de fixer en images des épisodes de vie constitue pour moi plus qu'un violon d'Ingres, c'est l'activité qui sert de contrepoids à mes autres activités professionnelles dans le domaine de la culture et de l'art. En photographiant des sociétés traditionnelles comme celles des pays musulmans, soumises à l'inévitable processus de globalisation, mon objectif est aussi de documenter des formes de vie qui auront bientôt disparu.

Ma tactique est plutôt de passer inaperçu ou d'établir des rapports amicaux avec ceux que je prends en photo. De nombreuses photographies ont été réalisées dans des lieux de culte et de dévotion dans lesquels il convient d'entrer avec respect et d'éviter de se faire remarquer. C'est souvent grâce à des amis ou des collègues musulmans que j'ai été introduit, à titre de membre honorifique de l'*oumma*, dans le *sancta sanctorum* d'un lieu de culte. Comme l'auteur d'un crime, je reviens, année après année, sur mes lieux préférés, des mosquées, des *dargah*, des *madradas* et des bazars. Je suis aujourd'hui connu des *squatters* des nécropoles du Caire, de l'*imam* de la mosquée de Djenné ou encore du gardien de la tombe de Nizamuddin. Et chaque fois que je retourne sur un même lieu, je le fais avec le désir de trouver une meilleure lumière ou des sujets plus intéressants.

En fin de compte, livre et exposition n'auraient pu exister du seul fait de ma passion pour la photographie. L'élément le plus décisif étant sans doute l'enthousiasme que soulevèrent mes images chez Lorenzo Piaget, président de la Fondation du Musée suisse de l'appareil photographique de Vevey. Il m'incita à poursuivre et à structurer ce travail que j'avais entrepris sans but précis.

Je tiens également à remercier Laurent Cochet pour la sensibilité et la virtuosité technique avec lesquelles il a su interpréter mes clichés à travers ses tirages. Enfin, merci à Editorial Lunweg, à son directeur, Juan Carlos Luna, et à Andrés Gamboa à qui je suis reconnaissant pour la qualité du design du livre accompagnant l'exposition et le soin apporté à son édition.

Luis Monreal



Shur Bazar, Kaboul



Stone Town, Zanzibar



Ecole coranique dans la rue, Tombouctou



Palais Royal, Kaboul



Porte-étendard, Mausolée de Nizamoddin, Delhi



Vendeur de guirlandes de fleurs,
Mausolée de Nizamoddin, Delhi

Images téléchargeables depuis notre site internet www.cameramuseum.ch

Luis Monreal – OUMMAH, images d'un islam pluriel

Rien ne semblait prédestiner Luis Monreal à la photographie à moins que ce ne soit son étonnant parcours. Professeur de muséologie, auteur de nombreux travaux sur l'art et l'archéologie, Luis Monreal fut directeur de musées, puis Secrétaire Général du Conseil International des musées (ICOM) de l'UNESCO, ou encore directeur du J. Paul Getty Trust, à Los Angeles. De retour en Espagne, il dirige la « Fondation la Caixa ». Aujourd'hui installé, ou plutôt basé, à Genève, Luis Monreal est directeur de l'« Aga Khan Trust for Culture », Fondation d'aide au développement qui associe reconstruction et préservation du patrimoine dans des pays musulmans par des projets destinés à relancer la vie économique locale.

1. Minorités musulmanes en Inde

« Fais revenir ma femme qui a quitté la maison en nous abandonnant mes enfants et moi ». La phrase est écrite sur un morceau de papier glissé dans le treillage de marbre qui entoure la tombe, ou *dargah*, d'Hazrat Nizamuddin, dans l'ancien village de Ghayaspur, aujourd'hui un faubourg de Delhi. Au petit sanctuaire viennent prier coude à coude des hommes de tout âge. Les femmes et les enfants se tiennent dehors dans la cour. Bien que la plupart des fidèles soient musulmans, on voit aussi des hindous, des sikhs et des chrétiens. Le *dargah*, élevé à la mémoire du saint *sufi* Nizamuddin et de son disciple Amir Khusrau, est l'un des monuments funéraires les plus vénérés de l'Inde. L'élégance de son architecture en marbre polychrome célèbre le caractère mystique de l'enseignement spirituel et les pouvoirs surnaturels des deux mystiques. Les musulmans sunnites considèrent le culte des saints comme un détournement de la doctrine. Pourtant, les *pirzade*, gardiens du mausolée, nous expliquent volontiers que cette pratique remonte aux origines de l'islam et au Prophète lui-même.

Les musulmans ne représentent que 13% de la population du pays mais, avec ses cent trente huit millions de croyants, l'Inde constitue le plus grand état islamique après l'Indonésie. En position de minorité religieuse, les musulmans indiens ont développé leur spécificité. Les lieux de culte, comme le *dargah* de Nizamuddin, les grandes mosquées ou les écoles coraniques sont ouverts aux non musulmans et je n'y ai personnellement jamais rencontré d'*imam* ou de *mollah* intégriste. Les fidèles qui fréquentent ces lieux sacrés appartiennent aux communautés sunnite, chiite, ismaélienne ou duodécimaine. Ils forment ensemble l'*oumma* du sous-continent indien et sont principalement concentrés dans les états du nord, l'ancien sultanat de Delhi et le Gujarat, le Maharashtra et l'Andhra Pradesh. Les *dargah* ont toujours été l'un de mes thèmes de prédilection. Dans ces sanctuaires se côtoient riches et pauvres. En habitant sur place, les déshérités bénéficient de la pratique du *zadakat*, l'aumône. Les pèlerins viennent solliciter l'intercession du saint pour des problèmes très variés. Les femmes pour une naissance ou la guérison d'un érysipèle... Les hommes prient pour une guérison ou pour faire revenir leur épouse, partie avec un autre, pour trouver du travail ou encore pour gagner un procès... Mais les miracles les plus fameux concernent les cas d'exorcisme d'individus possédés par un *jinn*. C'est le *pirs*, chef spirituel du sanctuaire et présumé descendant du saint, qui se charge des exorcismes.

Les photographies relatives aux communautés islamiques indiennes ont également été prises dans d'autres lieux sacrés, dans la Mosquée du Vendredi (Jama Masjid), construite à Delhi en 1656 sous le règne de Shah Jahan (le sultan lui donna le nom de Masjid-i-Jahanuma : « la mosquée qui domine le monde »), dans l'école coranique de Fatehpuri Masjid et les quartiers du Delhi de l'époque moghole (près du Chawri et du Lal Kuan bazars), et enfin à Agra, dans la grande mosquée (construite par Jahanara, fille aînée de Shah Jahan) et dans les rues environnantes, un de mes lieux de prédilection.

2. Lahore, ville close

Lorsque les premières pluies de la mousson s'abattent sur Lahore, une brume chaude et irréelle enveloppe la ville. Les rues se transforment en un véritable bourbier, la saleté accumulée sur les toits tombe à grosses gouttes sur les passants et les rats sortent de leur trou pour ne pas mourir noyés. Pendant les premières heures du déluge, enfants et adultes errent pieds nus dans les rues, profitant de cette douche rafraîchissante après des mois d'insoutenable canicule. Mais la « ville close » de l'époque coloniale, ou *Walled City*, se transforme rapidement en un marécage, le toit de certaines maisons s'effondre et l'odeur putride des ordures accumulées dans tous les recoins devient insoutenable.

A l'arrivée des Anglais, en 1849, Lahore était entourée de murailles dans lesquelles s'inséraient au nord-ouest le fort et la grande mosquée. La construction de la nouvelle capitale coloniale, en dehors de la vieille ville, devait entraîner la destruction de ces remparts. Mais 13 portes anciennes demeurent, ce qui a permis de conserver son aspect de ville fortifiée, de « ville close ». Lahore, c'est aussi l'une des villes les plus densément peuplées au monde, avec ses 270'000 habitants entassés sur une surface de deux kilomètres carrés, son enchevêtrement de 135 kilomètres de rues et ruelles, et son mélange de constructions anciennes et modernes. La ville, dans un état de dégradation et d'une saleté inévitable, perd à un rythme accéléré son caractère historique.

Lahore a succombé au mal qui ronge un grand nombre de villes anciennes dans les pays du tiers-monde : pression démographique, pauvreté extrême, infrastructures inexistantes, absence de planification et de contrôle caractérisent la situation. Lahore souffre d'un processus de reconstruction spontanée qui masque la personnalité et la qualité historique de son architecture. Seuls les grands monuments semblent rappeler qu'elle fut, au même titre que Delhi et Agra, l'une des capitales de l'Empire mogol du XVI^{ème} au XIX^{ème} siècle. Le tissu urbain présente encore les séquelles laissées par les incendies qui ravagèrent les quartiers sikh et hindou en 1947, quelques mois avant l'indépendance du Pakistan. De violents affrontements survinrent alors entre communautés et conduisirent au massacre des minorités religieuses par les musulmans.

La « ville close » est désormais une capitale pacifique à la population homogène. Elle accueille le photographe que je suis en jouant de ses lumières subtiles, de ses ambiances poussiéreuses et des reflets de la pluie naissante. Après la prière du matin, la mosquée de Wazir Khan est bien silencieuse et, dans le *Chuna Mandi Bazar*, quelques ouvriers munis de leurs outils attendent que quelqu'un veuille bien les embaucher. De vieux meubles encombrant les patios et l'atmosphère humide sent bon les épices et la viande rôtie, odeurs qu'une photographie ne parvient pas à restituer.

3. Kaboul, des taliban à la « pax americana »

Les troupes de l'« Alliance du Nord » entrèrent dans Kaboul le 12 novembre 2001 et le régime taliban se rendit le 7 décembre à Kandahar. Mais les deux chefs les plus recherchés, le *mollah* Omar et Osama bin Laden disparurent dans la nature. C'était la fin d'une période de vingt-trois années de guerre. J'arrivai pour la première fois en Afghanistan dans les semaines qui suivirent. A Kaboul, alors sous le contrôle de l'armée tadjik, persistait le souvenir de la guerre et se développait un culte à la mémoire du commandant Massoud, le « Lion du Panshir », assassiné le 9 septembre 2001. Sa mort, ordonnée par les talibans, était l'acte précurseur des attaques perpétrées deux jours plus tard par Al Qaida sur le World Trade Center et le Pentagone.

L'après-guerre était très difficile pour les kabouli. Leur survie dépendait avant tout d'une économie de troc. Depuis plusieurs mois déjà, l'état afghan destitué de ses pouvoirs ne versait plus leur solde à ses fonctionnaires. Il restait peu d'argent en circulation. Une image pathétique de la pénurie qui sévissait à ce moment-là dans la ville reste gravée dans ma mémoire : quelques enfants, âgés d'un douzaine d'années, s'étaient installés devant les décombres de l' *Hotel Kabul* pour y vendre du papier toilette. Ils confectionnaient des petits rouleaux de papier, à partir d'un même rouleau, qu'ils nouaient avec un peu de fil. La demande pour la marchandise en question était plutôt limitée, mais les afghans démontraient très tôt leur esprit d'entreprise.

De fréquents séjours à Kaboul m'ont permis de suivre et de photographier de manière épisodique les métamorphoses de cette ville au cours de ces quatre dernières années, ainsi que les changements survenus dans la vie de ses habitants. Le retour au pays de centaines de milliers de réfugiés, l'intervention de l'aide internationale, la corruption, la reprise économique entraînée par la présence du personnel de nombreuses ONG, de l'ONU et des forces armées internationales et, par-dessus tout, l'argent brassé par le juteux trafic de la drogue, ont abouti à une modification radicale de la physionomie de Kaboul.

Les stigmates de la guerre vont aujourd'hui en s'estompant. Les marchés, autrefois vides, débordent à présent de produits importés, issus pour la plupart de la contrebande. La circulation, alors quasi inexistante, souffre désormais des pires embouteillages. Peuple entreprenant par nature, beaucoup de kabouli ont déposé les armes et fait du commerce leur *modus vivendi*. Le métier de chauffeur de taxi, par exemple, est l'un des plus florissants. La ville grouille de vieilles voitures jaunes achetées de troisième ou quatrième main à Peshawar, et dont les chauffeurs maniaient peut-être mieux la *kalashnikov* que le volant de leur taxi.

Bien que Kaboul connaisse maintenant l'économie de marché et que le couvre-feu ait été levé, la présence des forces de l'ISAF et la fréquence des enlèvements et des attentats rappellent sans cesse aux habitants de Kaboul que les talibans demeurent présents. Patiemment, les talibans attendent qu'éclatent à nouveau les conflits ancestraux entre les ethnies pashtoune, hazara, tadjik, uzbek et kafir qui forment l'artificielle nation afghane. Ils attendent que cesse enfin la précaire « pax americana ».

4. Le Mali : l'islam du Sahel

« Kankou Moussa dépensa dix à douze tonnes d'or au cours de son *hajj* (pèlerinage à la Mecque)..., ce qui fit même baisser pendant des années le cours de l'or au Caire ».

Ibn Khaldoun, *Kitab al-'Ibar*.

Les histoires qui circulent sur la route des caravanes du Sahara relèvent à la fois de la réalité et de la légende. Au Moyen Age, elles furent la principale source d'information d'Ibn Khaldoun, philosophe, historien et géographe qui vécut au Caire au milieu du XIV^{ème} siècle. En s'appuyant sur les récits des caravaniers du Sahel, venus vendre sel, or et plumes d'autruche sur le marché du Caire, il écrit l'histoire de l'empire du Mali dans sa volumineuse histoire universelle, le *Kitab al-'Ibar*. Cet ouvrage, dont la rédaction dura quatorze ans, est d'une valeur inestimable pour comprendre l'expansion de l'islam en Afrique occidentale.

Selon Ibn Khaldoun, la conversion des populations du Sahara méridional à l'islam date du milieu du XI^{ème} siècle, sous le règne de Barmandana, considéré comme le premier roi du Mali. C'était une période de troubles. Les populations berbères du Maghreb, les almoravides, avaient lancé un grand *djihad* vers le nord, afin de purifier et de raviver l'islam espagnol décadent et, vers le sud, pour convertir les populations animistes du continent africain. *L'oummah* s'étendit ainsi jusqu'au Golfe de Guinée.

L'empire du Mali perdura jusqu'au XIV^{ème} siècle autour des trois villes mythiques implantées le long du Niger : Tombouctou, Djenné et Kaou Kaou (Gao). Le fleuve Niger et son delta intérieur furent la colonne vertébrale de cet empire féodal. Une cavalerie redoutable et bien armée permit à l'empire de s'enrichir en conservant pendant 400 ans le contrôle des routes commerciales trans-sahariennes. Les cavaliers maliens, revêtus d'armures et puissamment armés, devinrent célèbres des côtes de Guinée à la Méditerranée. La richesse des empereurs du Mali est devenue légendaire. La débauche d'or qu'occasionna le pèlerinage à la Mecque de l'empereur Kankou Mousa, en 1324, ainsi que la légèreté vestimentaire des femmes maliennes furent critiquées par Ibn Khaldoun comme contraires aux principes de frugalité et de modestie.

Si la religion musulmane a pu s'imposer à des communautés aussi diverses, c'est en raison de sa large capacité d'interprétation et d'adaptation. En Afrique sahélienne l'islam incorpora des principes totalement étrangers à la doctrine du Prophète, comme celui de la divinité du monarque et intégra des éléments des croyances animistes des ethnies converties. Ce fut le cas au Mali chez les populations touareg, bambara, malinké, soninké, songhaï et voltaïque. Certains peuples, comme les Dogons, retranchés dans les falaises de Bandiagara, purent résister à l'islamisation jusqu'à une époque récente. La large variété des types ethniques de l'*oummah* dans ces pays frontières de l'islam, ajoutée à la diversité des paysages – déserts, fleuve, villes – en font pour moi un exceptionnel sujet photographique. De Tombouctou à Bamako, l'hospitalité due à celui qui a traversé le désert, fait que le photographe est toujours bien reçu.

5. Musulmans de l'Océan : Zanzibar

**« Moyo wa kupenda hauna subira »
(« Le cœur amoureux est impatient »)**

Les femmes *swahilies* de Zanzibar portent encore aujourd'hui des pagnes *kanga* sur lesquels figurent des messages codés destinés à leurs amants. Stone Town, située sur la plus grande île de l'archipel, Unguja, accueillait à l'époque de la mousson les voiliers venus d'Oman avec le vent de l'est. Dès le Moyen-âge, de telles traversées relient le monde islamique au continent africain, situé à seulement quelques milles nautiques de la côte de Zanzibar. Par l'Océan Indien arrivaient des marchandises de même que toutes sortes de gens et de langues. Le métissage afro-musulman créa une culture propre à l'archipel et dota ses jolies femmes de la réputation d'être capricieuses et volages.

Les navigateurs arabes qui transmirent l'islam à ces îles utilisaient des embarcations faites de planches cousues au moyen de fibres de palmier tressées. C'était l'époque du légendaire Sinbad et le cabotage au large de la côte orientale de l'Afrique était considéré comme une périlleuse aventure. Les géographes croyaient que sur ce continent inconnu s'élevait la « Montagne Magnétique » où se réfugiait le redoutable Rok, un oiseau gigantesque et monstrueux. Afin d'éviter que les embarcations ne se désintègrent sous l'effet du magnétisme lorsqu'elles s'en approchaient – comme cela avait été le cas de celles assemblées avec des clous métalliques – les coques de leurs embarcations étaient, donc, cousues avec des cordes. La technique en question avait été mise au point sur la côte occidentale de l'Inde, elle servait encore il y a quelques années à construire les barques de pêche à Zanzibar.

Après les premiers navigateurs arabes, les portugais s'installèrent dans l'archipel. Plus tard, ce fut au tour des marins d'Oman. En commerçants avisés, ils avaient établi de nombreux comptoirs le long des côtes depuis la Somalie jusqu'à l'actuel Mozambique. Au cours du XIX^{ème} siècle, les sultans de la dynastie Busaidi, séduits par la beauté du lieu, la fertilité des terres, le lucratif commerce des épices et la traite des esclaves, décidèrent de transférer la capitale de leur royaume de Muscat à Stone Town.

Sous prétexte de vouloir abolir la traite esclavagiste, la Grande Bretagne déclara la guerre aux sultans d'Oman. Selon le « Guinness Book des Records », ce fut la guerre la plus courte de l'histoire. En quarante minutes seulement une canonnière de Sa Gracieuse Majesté détruisit le palais, la « Maison des Merveilles », le harem et le bateau du sultan. Ces événements eurent lieu le 27 août 1896 et le protectorat britannique de Zanzibar subsista jusqu'en 1963, date de l'indépendance. Stone Town fut alors le théâtre de scènes terribles : l'ougandais Okello s'octroya le pouvoir et, soutenu par la population noire originaire du continent, il procéda à l'extermination des communautés arabes et indiennes qui représentaient la classe moyenne et l'oligarchie locale. La révolution zanzibarite fit dix sept mille victimes en deux jours et provoqua la fuite d'une grande partie des survivants. En fin de compte, le leader du parti afro-asiatique, Abied Karume, fut nommé à la présidence du pays et fonda le Gouvernement Révolutionnaire de Zanzibar. Il conclut l'année suivante un traité d'union avec le Tanganyika de Julius Nyerere qui donna ainsi naissance à la Tanzanie.

Le temps a maintenant effacé les horreurs survenues à Zanzibar et l'île est aujourd'hui une véritable mosaïque ethnique dans laquelle prédomine la population swahilie et où cohabitent musulmans, chrétiens et animistes. Les zanzibari sont accueillants et ils se laissent photographier volontiers. J'aime les lumières changeantes des ruelles de Stone Town et l'atmosphère lumineuse de ces placettes où jouent les enfants, l'intimité du marché au poisson et la solennelle pénombre de la *jamatkhana* ismaélienne. Cette ville de rêve qui croupit sous la mousson garde le souvenir des grands explorateurs comme Burton et Speke, Stanley et Livingstone auxquels elle a ouvert les portes du continent africain.

6. La cité des morts

« C'est de la terre que Nous vous avons créés, en elle Nous vous retournerons, et d'elle Nous vous ferons sortir une fois encore. »

(Le Coran, sourate 20, verset 55)

L'islam observe des rites funéraires très précis définis par la *sharia*. Bien que les pratiques d'inhumation soient les mêmes dans tous les pays musulmans, les formes et les styles des nécropoles sont aussi variés que les cultures et les langues qui existent au sein de *l'oumma*. A la périphérie des grandes villes comme Le Caire, les nécropoles forment de véritables « cités des morts », s'étendant sur de vastes superficies et abritant de grandes mosquées funéraires, des mausolées de familles puissantes ou de modestes tombes individuelles. En attendant la fin des temps et la résurrection annoncée par le Coran, des milliers, voire des centaines de milliers de *squatters*, habitent ces nécropoles, chassés de la cité des vivants par la pauvreté et la pression démographique. Mais personne n'habite le cimetière de Tombouctou, dont les tumulus de sable se distinguent à peine des ondulations du désert. Que les tombes soient grandes ou petites, urbaines ou rurales, les cadavres y sont toujours déposés sans cercueil, à même le sol, sur le côté droit et tournés vers La Mecque, après qu'ils aient été pieusement enveloppés dans un *kafan* blanc.

La destination ultime de nos corps – qui sait où finiront nos âmes – est le cimetière. De même, ce livre se termine avec la « cité des morts ». Depuis des années, je parcours et je photographie les nécropoles du monde musulman. Certaines furent conçues comme des villes, avec un sens de l'urbanisme que l'accumulation anarchique des tombes à travers les siècles a effacé. Ce sont des lieux sévères, sereins ou poétiques, parfois même dramatiques, où les sans-abri vivent à côté des morts. Je préfère venir dans les cimetières au moment des lumières rasantes de l'aube ou au coucher du soleil, quand les ombres qui s'allongent noient les tombes dans la grisaille et résonne l'appel du *muezzin*. Les morts sont condamnés à la solitude. C'est pourquoi dans mes images de cimetières n'apparaissent pas les vivants, exceptés quelques chiens errants qui, après quelques aboiements, se laissent photographier au milieu des tombes.

Il n'est pas sûr que la mort nous rende égaux. La manière d'enterrer les riches reflète leur statut et leur désir de postérité. En contradiction avec les principes d'humilité et d'égalité préconisés par l'islam orthodoxe, les empereurs mogols, par exemple, furent inhumés dans d'imposants mausolées. La tombe d'Humayun à Delhi, ou encore celle de Jahangir à Lahore, sont des lieux magiques qui défient le photographe à saisir une atmosphère poétique. Et il est encore plus difficile de traduire en images la tension et la sérénité qui règnent dans les *dargah*, ces mausolées des saints soufis en Inde, un de mes endroits préférés pour photographier la vie... tout en pensant à la mort.

Luis Monreal